



Paris, le 14 mars 1907

ma chère Marquise,

Soyez persuadée que le ministère durera. Il n'a en face de lui qu'une promesse de volonté. Son chef n'a qu'à souffler dessus. Les volontés se dispersent aux quatre coins de l'horizon.

Il se peut que la calbute se produise un beau jour très-inopinément. Le triste est que le lendemain nous ménage la confusion de la vallée. Il n'en reste plus de partis organisés. L'ancien opportunisme a abandonné la vieille formule de Gambetta. Il n'en garde que la défiance des opinions extrêmes et tourne ses yeux vers ce qui reste d'Eglise pour l'aider à les écarter. Les radicaux, justement effrayés de l'effet produit sur les classes moyennes, compensation de leurs électeurs, pen-

une réforme fiscale intég-
rante et des réformes sociales
projettées sans aucun souci des
moyens financiers, manquant
de cohésion et de direction. Ce
n'est pas du bluff et du bel
grain qui ils peuvent attendre
l'un et l'autre.

Quant aux socialistes, on dirait
qu'ils ont perdu la notion de blan-
ches pratiques. Ils ne procèdent que
par involontés à l'égard des auto-
rités et par menaces à l'égard de
la société. Viv. à vis du ministre,
ils n'ont ni plan commun ni
attitude unifiée. Chacun s'avan-
ce au gré de ses sentiments.

Le principal d'entre eux entasse
gaffe sur gaffe. Dans l'anti-ministère,
dit-on, il explique sa conduite
humble et résignée à l'égard du
ministère par la crainte d'une
réaction qui se prépare. Par ses
actes publics et ses discours, il
fait tout ce qu'il peut pour rendre
la réaction inévitable.

Memoach a eu beau vouloir dire
que le vase muiriel et était fé-
lé. Si la nature l'a rendu de sa bon-
ne liqueur, elle n'eût guère pas à
une figure.

Je ne suis bon à rien pour le ma-
ment, écrivez-moi. Les amis du ca-
binet savent qu'ils n'ont guère à me
faire sortir de ma boîte comme
un épongeant pour lui ramener
dans les circonstances graves tout
le centre qui me détecte pour ce que
j'ai fait et tous les trembleurs de
pauvre qui me redoutent pour ce
que je pourrais faire.

Il s'agit maintenant contre nous les so-
cialistes qui sentent fort bien que
ma politique n'avancerait pas
les affaires de leur parti.

Je me considère donc comme
mis à la retraite. Des provocations
d'intérieur me font accepter
volontiers cette situation. Ma femme
est toujours abîmée et m'inquiète pas la
fièvre. Je suppose après le jour où je
pourrai l'emmener à Paris.

Je vous embrasse bien fort, chère
Marguerite, pour me de vous remercier
de mes ennemis
H. Combes

858

